

Présentation

Postmoderne : un concept difficile à saisir, dont l'opérativité croise de multiples sphères — intellectuelle, critique, technologique, langagière, mais aussi l'usage populaire, la fabrication, et même l'image de soi. Pourtant, il n'y a pas un mais plusieurs postmodernismes, certains étant incompatibles entre eux (Jencks et Lyotard ont très peu en commun, par exemple). Il n'y a pas de consensus sur ce qu'il représente, cela serait d'ailleurs contre-performatif, puisque le consensus ainsi que tout discours hégémonique et unificateur est l'objet même de la critique de la plupart de ceux qui se réclament du postmoderne. Un inventaire de ces acceptions diverses ainsi que de l'énorme arsenal de documents qui l'ont diffusé suffirait à démontrer sa dispersion, son démembrement — il embrasse pratiquement toutes les disciplines, de la sociologie à la zoologie, de l'économie à la théologie, de la théorie littéraire et de l'art aux sciences dures, de la musique à l'architecture, de la philosophie à la gastronomie.

Il semble que le terme renvoie à toute une série de discours, postures et actions qui doivent conduire à penser le monde lui-même, au-delà des perspectives qui le façonnent, comme postmoderne. Plus que dans un consensus sur la définition, c'est dans l'expérience des nouvelles transformations du monde que des activités et attitudes postmodernes peuvent être saisies. Le postmodernisme n'a pas été définitivement élaboré et ne peut pas l'être étant donné son incertitude et son ambiguïté structurelles. Comme le pensait Marshall Berman, une fois vu et vécu, pour décliner la formule de Rauschenberg, le postmoderne est in-fini. Comme l'art, tout ne peut être que fondamentalement à répétition. Ou tout le contraire, le fait de revisiter, produisant toujours paradoxalement du radicalement

nouveau perçu par d'autres yeux et d'autres vies, aura d'autres manifestations.

Les significations du postmodernisme traduisent les profonds changements sociaux, économiques, culturels et technologiques de ces cinquante dernières années, liés notamment à la sphère de la production et de la consommation, aux dialectiques centres / marges, aux confrontations cultures populaires / cultures élitistes, mais aussi à la perte de l'autorité universitaire, intellectuelle et de l'histoire. Ses applications comprennent des myriades d'expérience dont le sens est presque (paradoxalement) hypostasié, comme l'appréciation architecturale d'une construction, d'une chorégraphie sans chorégraphe, la fascination pour l'image, le style ou le contre-style, l'intertextualité des arts, des littératures et même de la science ; en parallèle avec la défense du fragmentaire, la critique des métaphysiques de l'émancipation et de l'héritage des Lumières, le refus de l'universel et des métarécits, la défense de la déconstruction et de la décentration, la critique des notions classiques de vérité, de raison, d'identité, de travail, de sujet, d'objectivité et de progrès. En 1988, la revue *Marxism Today* répertoriait les notions dominantes des temps nouveaux : flexibilité, diversité, différenciation, mobilité, communication, décentralisation, internationalisation, compétition, services. Ces concepts (dynamiques) viendraient se superposer à la faillite de ces notions, de plus en plus anachroniques, même si elles sont récurrentes lors des campagnes politiques. Le progrès étant quant à lui nuancé par l'idée de développement durable. Les sociétés démocratico-capitalistes s'affirmeraient alors par la conversion d'une économie fondée sur la production industrielle massive en une économie fondée sur la connaissance et l'information, de plus en plus stockée dans le détail. L'impératif de la performance est aussi par ailleurs intimement lié à un canon universel de la temporalité globalisée par le capitalisme.

En résumé, trois grandes phases chronologiques distinguent le développement du postmodernisme. Les années 1960-1970 (il y a des signes de postmodernisme avant, mais ils sont éparpillés), tout d'abord, qui ont vu naître plusieurs mouvements de contre-culture (hippie, pacifiste, environnementaliste, etc.) et de nouvelles formes d'art et de littérature cherchant à éliminer la distinction entre art noble et art populaire. Le postmodernisme se popularisera alors surtout

par le biais de mouvements artistiques s'opposant au modernisme en architecture — notamment celui de Mies van der Rohe — dont *Learning from Las Vegas* de Venturi deviendra malgré lui un manifeste. Dans cet ordre de références, il faut également mentionner *The Language of Post-Modern Architecture* de Charles Jencks, ou encore l'émergence d'écrivains comme Thomas Pynchon. Le milieu des années 1980, ensuite, a pesé sur le développement du postmodernisme, par l'influence de la traduction en anglais de l'ouvrage de Lyotard, *La condition postmoderne*, de l'expansion mondiale du post-structuralisme (c'est ainsi que sera appelée dans le monde anglo-saxon la philosophie de Derrida, Deleuze, Lyotard, Foucault, entre autres), mais aussi de la synthèse critique de Fredric Jameson, « Postmodernism, or the Cultural Logic of Late Capitalism » publiée par la *New Left Review* en 1984 et du post-industrialisme de Daniel Bell. Avec les années 1990, enfin, le postmodernisme se répand dans tous les domaines. Le saisir devient alors une tâche qui relève de l'analogie. Il doit être considéré comme un style différencié et croisé de penser, d'agir, de produire, de créer, de performer et même de parler qui traverse les savoirs et les pratiques. Tout est performance et politique, interférence culturelle et célébration de l'hétérogénéité. Mais la fin des années 1990 s'annonce aussi comme le moment de prise de conscience de la rareté de l'écosystème, qui s'avère plus radicale que la crise des ressources économiques. S'annonce aussi la crise de l'État-nation, les problématiques du multiculturalisme, du pluralisme sexuel, des identités, des droits des minorités, de la peur de l'autre, de la pauvreté et de la faim, parallèlement à l'innovation technologique la plus extrême. La vision moderne d'un futur meilleur que le présent ne tient plus debout.

Dans sa démarche au profit de « l'interprétable et de l'engendrement expérimental » (Christian Ozuch¹), la condition postmoderne se situe au-delà des frontières entre la philosophie, la littérature, la culture, la nature, la théorie sociale, l'académie et refuse les dialectiques et les logiques binaires modernes, en se posant du côté des termes inférieurs de la hiérarchie, comme la différence, l'altérité, la fragmentation, la multiplicité,

¹ Voir sa présentation du numéro des *Cahiers de philosophie* consacré au postmodernisme (n° 6, 1988).

l'indétermination, l'incommensurabilité. Il s'agira alors de penser ses rapports avec la fragmentation culturelle (et aussi avec le sujet), les nouvelles technologies et formes littéraires, le refus de la cohérence sociale, l'émancipation moderne et ses instruments de pouvoir et de domination (le postmodernisme privilégie les micropolitiques), les asymétries de la temporalité, les dialectiques nature-culture (Latour), mais aussi les instabilités relatives au pouvoir, aux corps, à la sexualité et à l'inconscient.

Dans les pages qui suivent, qu'il soit ou non directement évoqué, c'est de l'après du postmoderne qu'il s'agit. Gabriella Bosco nous propose une conversation avec Philippe Forest, romancier et théoricien du roman, propulseur d'un concept opératoire d'autofiction, le « roman du je », lui permettant de repenser l'expérience du sujet devant l'inintelligible du réel. Pour Forest, le postmoderne semble se restreindre à une économie du pathétique en littérature, à un éloge de l'inoffensif et de l'insignifiant, en étant donc incapable de concevoir comment tout écrivain est « un rescapé qui s'en vient d'une catastrophe ». C'est le témoignage qui construit l'œuvre. Il faut ainsi se placer à la place du naufragé — le seul devoir de la littérature est un devoir d'inquiétude, il faut créer la fiction avec son vécu pour donner voix au silence d'autrui. L'usurpation qui accompagne tout témoignage est donc le destin de l'écrivain.

Cet impossible dont nous parlent Bosco et Forest semble être en familiarité avec la pensée de Lyotard exposée par Eduardo Ayres Tomaz si nous le concevons dans les termes de l'intraitable et de l'imprésentable, dont il s'agit de donner le témoignage dans la pensée en déplacement de l'auteur du *Différend* (le *je* de Forest n'est-il pas aussi en déplacement permanent ?). Le postmoderne est vu ici comme une forme de paganisme, c'est-à-dire une réécriture du moderne par la récupération de l'enfance, par l'inquiétude permanente de l'hétérogénéité des raisons. Hans Bertens, de son côté, oppose deux tendances critiques dans la conception du postmoderne, celle qui se présentait comme un nouveau label pour comprendre la littérature expérimentale issue des années 1960 et 1970, et une autre qui le pense plutôt comme une nouvelle condition culturelle prônant l'attention aux voix non occidentales, qui sont presque inexistantes pour la règle du modernisme. Bertens, qui

s'inscrit dans le premier courant, nous offre ici un inventaire de romans publiés ces dernières années et cherche à nous montrer les problèmes qu'ils posent au théoricien, en se centrant sur celui de Nicola Barker. *Darkmans* est un roman marqué par de profonds traits postmodernes, mais qui s'échappe de son anti-humanisme pour se poser comme narration libre qui restaure pourtant une authenticité pour les personnages. Daniel Innerarity affirme en revanche la fin de la postmodernité, à partir de la conscience que nous aurions de ne pas agir dans des rapports d'extériorité inatteignables. Innerarity défend une compatibilité entre la contextualité « ethnocentrique de toute argumentation » et la prétention à son dépassement à partir de la logique même de la différence, trouvant dans la structure même du langage la possibilité de cette articulation. Aussi dans un registre critique, Claire Pagès nous propose-t-elle une systématisation de la critique du postmodernisme développée par Axel Honneth qui, à son avis, aborde de manière plus précise et complète le postmodernisme en sciences sociales. Reconnaisant aux théories du postmodernisme une suggestive capacité de diagnose, signifiant un changement socio-culturel, Honneth critique chez les théoriciens postmodernes l'usage imprécis de la notion dès son entrée dans les sciences sociales. Ses critiques portent donc sur le concept lui-même, mais aussi sur la méthodologie qui prétend cerner la *condition* postmoderne aussi bien que ses présupposés — la conception nietzschéenne de la liberté et la condamnation de toute forme d'universalisme. Honneth interroge ainsi les postulats des théories postmodernes — en particulier ceux de Lyotard —, surtout l'hétérogénéité des jeux de langage. La conclusion de Honneth, comme le pointe Claire Pagès, est que « les théories du postmoderne présentent une interprétation incorrecte d'un processus correctement décrit ». Toutefois, comme c'est souvent le cas, c'est essentiellement le Lyotard de *La condition postmoderne* qui est en cause.

Dans la ligne des postulats de la pensée postmoderne, Celeste Olalquiaga relève le parcours culturel d'une notion puissante qui persiste dans les démantèlements des metarécits, énoncés par Lyotard et d'autres. Elle détisse les trames qui construisent les rapports entre les notions de culture et de nature, analysant les concepts ou catégories qui sont ici déterminants, notamment l'essentialisme, l'authenticité et l'originalité.

« Qu'arrive-t-il lorsque la nature est libérée de sa qualité originelle, gestationnelle, normative (dans la mesure où elle détermine ce qui est authentique) et qu'elle est prise plutôt comme un autre élément de la constitution humaine, un élément fondamental bien sûr, mais d'importance égale à l'expérience qui fait de nous des êtres culturels ? », se demande l'auteure. L'illusion du naturel telle qu'elle a été perçue par l'essentialisme (le rapport avec la culture déterminera une « seconde nature » sociale et culturelle) étant brisée, Celeste Olalquiaga en arrive à la conclusion de la fin de la singularité essentielle sur laquelle était fondée l'identité moderne. En atteste l'émergence de ce qu'elle appelle une troisième nature, qui se distingue du sensoriel et de l'organique mais aussi du social et du culturel. Cette dernière se dessine en vertu de ce que rend possible la technologie actuelle, à savoir, de ne pas laisser de traces dans une manipulation de la nature, ce qui permet d'en arriver à la rencontre entre origine et fin, à laquelle la science est parvenue avec le clonage. Le clone n'est pas une copie, il n'est rien d'autre que la nature, ce qui renvoie à l'expérience comme source de la subjectivité. Allant contre la pensée courante, Celeste Olalquiaga croit que cette troisième nature doit être accueillie comme l'occasion de repenser ce sur quoi l'humain doit être construit.

Ali Akay partant d'équivoques dans les critiques faites au postmodernisme essaie de rapprocher le contexte de ce débat critique avec le contexte politique même de l'éclosion des théories postmodernes, qui coïncide avec l'émergence de l'économie néo-libérale. Cette coïncidence est à la racine d'une « synthèse hétérogène des cultures mondialisées », ce qui signifie surtout l'union des normes mondiales, déterminées essentiellement par le monde qui s'inscrit dans la nouvelle forme de capitalisme, avec les formes d'usage locales, propres à un univers qui ne disposait pas d'une société industrielle. Il s'agit ici de l'internationalisation des localités et de la déterritorialisation des cultures locales. L'exemplification est faite à partir de l'observation des temples de la consommation à Dubaï, lieu qui semble s'être toujours maintenu en dehors du paradigme moderne et où se produit une communication artificielle par le croisement de plusieurs langues dans un anglais déraciné. Ali Akay parvient alors à montrer que le postmodernisme s'éloigne des subjectivités en partant de

l'analyse de la conceptualisation des machines désirantes de Deleuze et Guattari et de son lien avec la pensée de Gabriel Tarde. « Il y a, dit A. Akay, une force d'attraction binaire. Plus important que la capacité d'être désiré est le fait que les forces médiatiques, la publicité, les biens, nous voient comme des personnalités désirables. Puisque nous ne pouvons pas observer la subjectivité en tant que totalité, la totalité de l'économie monétaire désire les subjectivités. » Pourtant la logique du système est le fonctionnement inverse : nous devenons ce qui est supposé désirer. Le rapport entre nature et culture est ici pris autrement que par l'approche de Celeste Olalquiaga, mais l'un et l'autre interrogent une compréhension basée sur la connaissance, la croyance et le désir dans les sociétés du désir désiré, qui ne peut se passer des grilles de lecture postmodernes. Souligner les traces du postmodernisme en économie contemporaine devient alors d'une grande importance. C'est ce que nous propose Christophe Schinckus, qui met en perspective ces traces en renvoyant aux dimensions de la réalité économique et de la théorie économique. Une informatisation quasi complète de la sphère financière aurait permis aux économistes de modéliser la réalité économique de façon irréaliste à partir du modèle de la concurrence parfaite. Il s'agit là d'une évolution postmoderne de la réalité économique par l'introduction d'un processus d'invention de cette réalité même. Un espace-simulacre se développe — « une auto-référentialité croissante des échanges financiers » — qui est totalement coupé de l'activité productive. En étant elle-même l'échange qui déterminera sa valeur, cette hyperréalité finira par engendrer des phénomènes de crise (phénomènes de domino par mimétisme), que nous pourrions dire être aussi *irréalistes*, car la crise s'étend à d'autres marchés financiers indépendamment de l'existence de vrais raisons économiques (l'atteste l'exemple croate). L'abandon de la cohérence théorique que poursuivait le postmodernisme a engendré une fragmentation de la discipline au point de produire une incommensurabilité qui rend maintenant presque impossible la compréhension entre spécialistes provenant d'écoles différentes — l'exactitude classique ne fonctionne plus face à une réalité qui échappe au contrôle. Peut-on encore parler d'une science économique ? Existe-t-il vraiment une économie postmoderne ?, pourrait-on se demander. Plus qu'une unification, conclut Schinckus, le postmoderne signifierait l'ouverture « d'un espace conversationnel théorique fondé sur la

libre adhésion aux idées et aux méthodes », mais signifierait aussi une abolition des frontières entre l'économie et des disciplines appartenant plutôt au champ culturel.

L'effectivité d'une économie postmoderne par l'effacement du tangible pourrait trouver son envers du miroir dans le fait que c'est le caractère tangible de l'architecture qui a souvent conduit à la considérer comme la discipline postmoderne par excellence. Frank Vermandel cherche justement à montrer comment l'architecture a joué un rôle de catalyseur théorique dans le débat postmoderne, dû à la médiatisation de ses événements et réalisations (par exemple, la Biennale de Venise de 1980). Les travaux de Jencks, Lyotard, de l'équipe de Robert Venturi, de Frampton, Jameson, Hutcheon et Foster entre autres, cristallisent ce débat autour de l'architecture et révèlent des prises de positions fortement hétérogènes tout en présentant de grandes divergences concernant les cadres d'analyse. Vermandel met en évidence le processus de formation d'un paradigme par le biais de l'analyse des positions de Fredric Jameson et de Linda Hutcheon « qui, tous deux, sous des angles opposés, voire franchement antagoniques, contribuent à établir les principes d'une plate-forme conceptuelle qui confère au paradigme architectural un rôle central ». Le discours de Jencks est pourtant souvent repris, mais sans une distance critique suffisante, ce qui implique la reconduction de la césure entre deux périodes supposées être « moderne » et « postmoderne ». Pour Frank Vermandel, on trouve chez Venturi (considéré à tort comme l'auteur du manifeste postmoderne en architecture), qui reproche au postmodernisme une absence de réflexion sur deux catégories qu'il croit fondamentales — la complexité et la contradiction —, une pensée et une pratique de l'architecture qui parviennent à surmonter cette démarche relativement aporétique. La pensée ironique complexe de Venturi excède en cela les cadres temporels et conceptuels du débat moderne / postmoderne, car il s'agit d'une reconquête cognitive visant à ne pas laisser opérer des paradigmes simplificateurs, qu'ils proviennent du discours dominant du modernisme ou qu'ils soient reconstruits selon les stratégies propres aux discours postmodernistes.

En publiant la traduction d'un texte de G. C. Spivak, « Féminisme et déconstruction. Négocié, encore », extrait de son ouvrage *Outside in the Teaching Machine*, nous avons voulu

remédier à une inexplicable absence sur la scène éditoriale française. Spivak y propose un esprit de négociation (sans pour autant signifier par là une collaboration). Elle y défend l'idée d'une intimité critique du féminisme avec la déconstruction, tout en renonçant à l'« écrit », nom spécifique du rapport aux questions fondamentales. À partir de la morphologie (inévitablement récit d'un récit) de la déconstruction, il est possible de montrer que les limites de l'épistémologie ont toujours été saisies par l'approche déconstructiviste — nous n'avons donc pas à la considérer comme *simple* récit d'un sujet décentré, comme le semble suggérer Jacqueline Rose. Spivak reproche justement à cette dernière le fait de n'avoir pas admis également la différence cruciale et irréductible entre le sujet-femme (épistémologique / ontologique) et le sujet-féministe (éthico-politique) impliqué dans la différence entre savoir-être et bien agir. Selon Spivak, la déconstruction considère « l'élan ontologique comme un programme impliqué dans l'écriture du nom d'Homme » — d'un côté l'explication heideggérienne de la différence ontologique qui ne pose pas la question sexuelle, et de l'autre, la différence préontologique nietzschéenne, qui utilise un concept-métaphore de femme encore marqué par la domination masculine. L'esprit de négociation de Spivak porte sur la femme comme nom de la non-vérité de la vérité analysé par Derrida, mais il s'agit là de « déceler la ruse ontologique grâce à laquelle il y a oppression de la femme ». Ce qui implique le dépassement de la conception de la relation entre le nom de « femme » — qui comme tout autre nom est une catachrèse — et la déconstruction, car à l'intérieur de la problématique derridienne la revendication politique féministe ne trouvera pas de lieu pour se soutenir au nom de la « femme ». La « femme », dit Spivak, « comme nom de l'écrit doit être effacée dans la mesure où elle est une catachrèse historique ». Éviter un « catéchisme de catachrèse », prendre garde à la transformation d'un nom en référent, telles sont les tâches qui amènent Spivak à sa « solution modeste » : nommer désormais « [comme étant] une “femme” cette femme démunie que *nous ne pouvons pas imaginer* au sens strict comme référent littéral d'un point de vue historique ou géopolitique ». Le nom qui vient qualifier cet espace autre que la structure hégémonique est « subalterne ».

Les textes réunis ici témoignent finalement moins d'un dépassement ou d'un assouplissement du postmoderne, que d'un

flétrissement inhérent à tout regard, toute présentation du réel et toute production (discursive, culturelle, sociale, etc.). Ils montrent également que l'esprit de négociation dont nous parle Spivak permet la récupération de voix porteuses d'autres courants, qui n'ont pas épuisé leur signification et ne peuvent être fixées entièrement dans un mouvement — il en est ainsi de Derrida (Spivak), Lyotard (Ayres Tomaz), Venturi (Vermandel). Le nouveau côtoie presque toujours la nouveauté. La troisième nature (Olalquiaga), la paradoxale « babélisation » à l'intérieur d'un langage universel et mondialisé (Schinkus, Akay), la mondialisation des questions et le caractère intangible de l'économie sont autant de phénomènes nouveaux amenés par l'après du *post*. C'est cet esprit que ce numéro tente de restituer.

Eduardo Ayres Tomaz

Le postmodernisme, et après ?

Sommaire

Présentation	5
Chronobibliographie	15
Visages du postmodernisme	
Postmodernisme, discours et métadiscours. L'architecture comme paradigme et paradoxe Frank Vermandel	25
D'un style éclectique dans la fiction contemporaine Hans Bertens	49
L'expression de la postmodernité en économie Christophe Schinckus	73
Depuis quand le postmodernisme fait-il débat ? Ali Akay	95
Instabilités et déconstructions	
Les postmodernismes <i>philosophiques</i> en question Claire Pagès	115
Universalité et différence. Qu'est-il advenu de la postmodernité ? Daniel Innerarity	135
Politique des confins. L'archipel Lyotard Eduardo Ayres Tomaz	145

La troisième nature ou la fin des origines Celeste Olalquiaga	163
En dehors du <i>post</i>	
Féminisme et déconstruction. Négocié, encore Gayatri C. Spivak	179
Pour en finir avec le postmoderne en littérature. Entretien avec Philippe Forest Gabriella Bosco	211